



ANTOINE-LOUIS DUGÈS.

Extrait du XI^e volume de la *Biographie universelle Michoud*, édition nouvelle,

PUBLIÉE PAR M. THOUSSIER-DESPLACES, RUE DE LILLE, 5.

DUGÈS (Antoine-Louis), né à Landrecies (Nord) le 19 décembre 1797, et mort à Montpellier le 1^{er} mai 1838. Médecin distingué, naturaliste du premier mérite, professeur éloquent, unissant à une science profonde une modestie parfaite, une probité à toute épreuve, un caractère à la fois plein de noblesse, de fermeté et de douceur; des mœurs irréprochables; enfin, animé de ce feu sacré qui fait éclore les grands talents, mais qui souvent aussi les consume lorsqu'ils sont à peine dans leur maturité: tel fut Dugès. Sa trop courte existence fut tout entière consacrée à la vertu, au soulagement de l'humanité souffrante, à la science, dont il agrandit le domaine, et dont il fait l'une des gloires les plus pures et le plus justement vénérées. Et cependant ses premières années ne faisaient nullement pressager ce qu'il serait un jour. Au rapport de l'un de ses élèves, qui marche aujourd'hui sur ses traces, (le professeur Bouisson), l'enfance de Dugès se consuma dans l'inaction (voy. *F. Éloge de Dugès* prononcé par le professeur Bouisson à la séance de rentrée des Facultés de Montpellier, 1840). Mais bientôt, comme honteux de lui-même, et averti par un secret instinct des germes précieux que la Providence avait déposés dans son esprit et dans son cœur, il se livre au travail avec une ardeur qui tient de la passion, et, à seize ans, il quitte Landrecies, sa ville natale, muni de toutes les connaissances littéraires et scientifiques propres à lui faciliter les abords toujours pénibles de la carrière qu'il devait embrasser. L'exemple de ses aïeux, qui semblaient s'être légué la profession médicale; les conseils d'une femme célèbre, à laquelle il était uni par les liens du sang, et qui était elle-même redou-

table de sa brillante réputation à ses succès dans la pratique des accouchements, sans doute aussi une vocation spéciale dont il suivait l'impulsion sans trop s'en rendre compte, le décidèrent à étudier la médecine. Les séductions de la capitale, si dangereuses pour un jeune homme à l'âme ardente, à l'imagination vive, ne purent le détourner un instant de la voie qu'il s'était tracée. L'étude fut sa seule passion; l'hôpital et l'amphithéâtre devinrent les sources où il puisa cette instruction solide, cette science pratique qui ne s'acquiert que là, et dont il donna des preuves au début même de sa carrière. Des couronnes modestes, mais acquises au prix d'un labeur assidu et d'un zèle exemplaire, vinrent, pendant trois années de suite, ceindre le front du jeune élève de l'école de Paris; présage heureux des succès plus brillants qui l'attendaient bientôt dans cette même école. En 1817 il fut promu par le concours aux fonctions d'infirmer des hôpitaux; en 1819, il devint aide anatomiste; en 1820, il dut encore au concours la place de professeur à l'École de Médecine. A peu près à la même époque, il voulut disputer aussi l'un des prix fondés par le vertueux Monthyon. Il l'obtint, grâce au mérite de ses recherches sur la constitution médicale de Paris pendant les années 1817 et 1818. Enfin, vint pour lui le moment de subir l'épreuve toujours émuevante dans laquelle il devait conquérir le titre de docteur. Le sujet de sa thèse et la manière dont il est traité prouvent clairement que les leçons de Dubois et de Chaussier, que l'exemple et les conseils de madame Lachapelle avaient porté leurs fruits. Ce travail intitulé: *Des maladies les plus communes et les moins connues des nouveau-nés*, valut à



son auteur les suffrages unanimes de ses juges, et fut couronné par une réception gratuite. Toujours modeste, même au milieu de triomphe, Dugès oublia un instant ses propres travaux, et guidé par un sentiment de reconnaissance qui ne se démentit jamais, il accepta avec empressement le rôle assez ingrat d'interprète des idées de madame Lachapelle sur l'art obstétrical. La savante Allemande fit l'accueil le plus flatteur aux mémoires qu'il publia successivement avec cette femme distinguée : elle les traduisit dans sa propre langue, et confirma ainsi le jugement que la France avait porté sur une œuvre à laquelle Dugès avait su imprimer le sceau de sa méthode et de son génie observateur. Nous étions à l'époque où la doctrine médicale de Broussais, passionnant, fascinant les esprits, cherchant encore à régner despotiquement dans les écoles. Trop sage pour s'associer aux excès d'une physiologie visiblement exagérée dans ses tendances, moins timide ou moins réservé pourtant que les médecins exclusivement imbus des idées hippocratiques, Dugès entra en lice au milieu des deux camps rivaux, et voulut concilier des opinions trop décidément antipathiques pour qu'elles pussent se confondre. Aussi n'obtint-il qu'un succès incomplet en publiant en 1823 son *Essai sur la nature de la fièvre, de l'inflammation et des principales névroses, etc.*, Paris, 2 vol. in-8°, malgré le mérite réel de cet ouvrage, surtout au point de vue de l'érudition. Ce résultat pouvait être prévu. La passion, et surtout la controverse passionnée éteignent-elles jamais la voix de la raison? — Nous touchons au moment où Dugès va se produire sur un théâtre où il pourra déployer plus utilement encore sa prodigieuse activité, et montrer son immense savoir. Les luttes de l'agrégation le trouveront prêt à combattre ; il combattra contre les Andral, les Bouillaud, les Cruveilhier, les Pierry, les Velpeau, et il sera vainqueur de ces rivaux redoutables, devenus depuis l'honneur de la médecine et de la chirurgie françaises. Un pareil succès ne devait pas rester sans récompense. L'autorité comprit le beau rôle qu'elle a toujours à remplir. Elle alla chercher Dugès dans sa retraite studieuse, et l'emprunte ici les paroles mêmes de M. le professeur Bouisson, « elle adressa la récompense au mérite en lui épargnant la pudeur de la réclamer. Dugès toucha au but de ses vœux, vicieux d'intrigues, et comme étonné d'une justice qui ne lui semblait qu'un heureux événement. » Il fut nommé à la chaire d'accouchement qui venait d'être créée à la Faculté de médecine de Montpellier. Mais, comme si la tâche nouvelle et difficile dont il était chargé, ne suffisait ni à son activité, ni surtout à son zèle, on le vit, peu de temps après, se livrer avec entraînement à l'étude de la zoologie, et mener de front deux enseignements, dont un seul était pour lui obligatoire. Une parole facile, animée, pittoresque ; une méthode parfaite ; un art admirable pour retracer par le dessin les contours des objets dont il avait à entretenir ses auditeurs ; l'art plus précieux encore de captiver leur atten-

tion et de leur communiquer le feu sacré qui brûlait en lui : telles furent les heureuses qualités qui distinguèrent le nouveau professeur, et qui bientôt attirèrent à ses cours non-seulement tous les élèves de l'École, mais encore plusieurs des professeurs de cette école et la Faculté des sciences comprirent au nombre de leurs illustrations, Lallemand, Duval, etc. L'auteur de cet article a eu lui-même le bonheur d'assister, en qualité de disciple, à ces savantes leçons, dont il garde le précieux souvenir. Satisfait d'avoir imprimé à l'enseignement de l'obstétrique une direction habile, Dugès demanda et obtint par voie de permutation, la chaire de pathologie chirurgicale, laissée vacante par M. Cruveilhier. Mais ses nombreux et intéressants écrits sur l'art obstétrical continuèrent à prouver que l'étude théorique et pratique des accouchements était restée l'objet de sa prédilection. Nous citerons ici les *Mémoires sur la névrite puerpérale, sur les causes de la péritonite de même nature, sur l'accouchement gémeolaire, sur les causes de l'accortement, de l'éclampsie, et surtout son Manuel d'obstétrique* (1), qui, après avoir eu deux éditions du vivant même de son auteur, a été réimprimé après sa mort (2), et a reçu en Italie les honneurs de la traduction. C'est que, ainsi que l'observe avec raison un juge très-compétent (M. le professeur Bouisson), « le genre d'esprit » de l'auteur dans ce livre s'y était développé tout entier ; il avait réuni dans une phrase courte et serrée l'abondance des faits, la sagesse des préceptes, la clarté des descriptions et l'ordre des idées. » (loc. cit., p. 15). Quelques années plus tard, Dugès publia, de concert avec madame Boivin, le fameux *Traité sur les maladies de l'enfant et de ses annexes*, ouvrage devenu indispensable à tous ceux qui font profession d'aimer la science solide, appuyée sur d'excellentes observations et sur une longue expérience. Enfin, son esprit inventif, après avoir imaginé le trepanneur, fourni encore à la thérapeutique obstétricale, un nouveau céphalotome, un trois-quarts à hydrocéphalie et le forceps à cailliers tournants. On le vit même fabriquer souvent, par manière de récréation, comme il disait, un forceps extemporané, un spéculum, un crochet à délivrance, un porte-cordon pour réduire la tige ombilicale en prolapsus, en un mot, tout un arsenal économique, dont le fil d'archal, habilement contourné dans ses mains, avait fait tous les frais. Bien qu'il s'adonnât avec amour à ses travaux sur les accouchements, Dugès ne négligea pourtant pas, comme écrivain, la chirurgie qu'il enseignait comme professeur. Témoin les nombreux articles qu'il publia dans les recueils les plus estimés de cette époque, notamment ses remarquables mémoires sur les difformités du rachis, sur le mal vertébral de Pott et quelques lésions de la moelle épinière, etc. Jusqu'à présent, nous n'avons, pour ainsi dire, considéré Dugès que par l'une des faces de son talent

(1) Paris, 1826, 12-16, avec 44 figures lithographiées.

(2) 2^e édition, corrigée par l'auteur et revue par MM. Lallemand et France, Paris et Montpellier, 1846, 12-8°.

Montrons maintenant en lui le naturaliste plein de sagacité ; l'anatomiste habile, le physiologiste druidé, ingénieux, hardi, quelquefois même téméraire dans ses conceptions. L'espace nous manque pour signaler, même en passant, le mérite de ses nombreux travaux sur les points les plus divers de la zoologie. Nous nous contenterons de dire un mot des plus importants, et nous placerons en première ligne, du moins dans l'ordre d'apparition son beau *Mémoire sur la conformité organique dans l'échelle animale* (Paris, 1832, in-4°, 8 planches). On se rappelle encore les étonnans débats qui eurent lieu, en 1830, au sein de l'Académie des sciences de Paris entre les deux plus illustres représentants des sciences naturelles en France. Le monde savant s'en émut ; un poète éminent, qui fut aussi un grand anatomiste, Goethe, se fit l'historien de cette lutte corps à corps entre deux géants, et, malgré l'éloquence insinuante et persuasive de Cuvier, il se prononça hautement en faveur des idées soutenues avec tant de chaleur par son illustre antagoniste. Imbu jusqu'alors des principes de Cuvier, mais soudainement frappé de la grandeur et de la majestueuse simplicité des vues de Geoffroy Saint-Hilaire, Dugès fit de la doctrine de cet anatomiste philosophe le sujet de ses méditations, et quand il a acquis l'intime conviction que tous les animaux offrent entre eux des analogies de structure que l'on ne saurait nier, à moins de fermer les yeux à la lumière, il veut, comme il nous l'apprend lui-même, pousser plus loin encore que l'auteur de la *Philosophie anatomique* la démonstration de ce problème important. Sériement, il avoue que ce n'est point une similitude complète, une identité absolue qu'il cherche à établir entre tous les êtres qui composent l'échelle zoologique ; ce sont des analogies très-prochaines, une concordance dans l'essence au tant et plus que dans les éléments constitutifs pris en particulier, en un mot, une simple *conformité organique* ; idée presque aussi hardie que celle de l'unité de plan, proclamée par Geoffroy St-Hilaire ; loi d'une application assez souvent forcée, quand on veut franchir la barrière qui sépare, ou du moins semble séparer les animaux supérieurs des animaux invertébrés. Qui admettra jamais, par exemple, qu'il y ait *conformité organique*, qu'il y ait *analogie parfaite* entre les bras de l'homme et les cinq paires de pieds thoraciques de l'écrevisse ; entre le cou d'un mammifère et le corselet d'un insecte ? Mais, à part ces rapprochements et quelques autres qui nous paraissent peu naturels, on trouve dans le *Mémoire sur la conformité organique* une foule de vues ingénieuses, de comparaisons neuves et d'analogies incontestables. C'est l'œuvre d'un penseur qui reconnaît avoir puisé à l'école de E. Geoffroy St-Hilaire, le goût des méditations générales qui placent sur les observations spéciales, comme les opérations de l'esprit sur celles des sens (expressions de Dugès.) Deux ans après la publication de *Mémoire sur la conformité organique*, nous retrouvons (en 1834) Dugès engagé de nouveau dans la lutte des con-

ceurs. L'Institut avait proposé plusieurs fois l'intéressante mais difficile question des métamorphoses que subissent les systèmes osseux et musculaires des Batraciens à leurs différents âges. Dugès se mit à l'œuvre et son travail fut couronné (voy. les *Mémoires des savants étrangers*, t. 6, 1835.) Assister à la première apparition des organes ; les suivre et les reconnaître à travers toutes leurs transformations ; comparer sans cesse l'état de la larve à celui de l'adulte ; indiquer les ressemblances et les différences entre ces deux états, étudiés sous le double rapport de l'ostéologie et de la myologie, c'était déjà, on le conçoit, un bien vaste programme. Dugès ne s'en effraya point ; il l'étend même encore, et recherche les analogies, souvent si difficiles à établir, entre les os et les muscles des Batraciens et les mêmes parties dans les autres classes de vertébrés. Enfin, en prouvant la réalité de deux modes de développement qui ont eu et ont encore leurs partisans exclusifs, l'Évolution et l'Épipégésie ; en démontrant que dans ces trois modes à la fois, *déstruction, formation, modification*, et non dans un seul, consiste tout le mécanisme de la métamorphose ; en mettant hors de doute tantôt l'unité primitive ou *fusion précoce* des os qui en représentent plusieurs, tantôt la *fusion secondaire* ou soudure de pièces originellement distinctes, mais destinées à former plus tard un tout unique, Dugès arrive à des conclusions pleines d'intérêt pour la physiologie générale, l'embryogénie et l'anatomie philosophique. Nous nous contenterons de renvoyer à la table des *Annales des sciences naturelles* ceux de nos lecteurs qui voudront connaître la liste complète des travaux que Dugès a successivement publiés sur les *Épicles* indigènes du genre *Incerta*, sur la *Dégénération* dans les *Épithés*, sur l'*Anatomie et la physiologie* de toutes les classes des animaux invertébrés, et notamment sur l'*Œil des insectes*, sur les *Amébiotes* et les *Acariens*, si mal connus avant lui ; enfin, sur le développement si curieux de l'*embryon chez les Molusques céphalopodes*. Nous avons hâte d'arriver au plus beau titre de gloire de Dugès, à son *Traité de Physiologie comparée*, Montpellier et Paris, 1838-1839, 3 vol. in-8° ; résumé lucide et concis de toutes ses études antérieures, des méditations de toute une vie qui lui échappait au moment même où il était dans toute la maturité de son talent ; ouvrage immense où l'analyse et la synthèse se prêtent tour à tour un mutuel appui. On peut, il est vrai, y trouver çà et là quelques idées hasardées, quelques déductions un peu forcées peut-être, et même des erreurs manifestes sur le principe de la vie, sur la génération spontanée, etc., enfin de rares négligences de rédaction et d'impression, malheureusement impatibles à l'impossibilité où fut l'auteur de revoir en entier ses manuscrits et de surveiller lui-même l'exécution typographique. C'était, comme on l'a dit, le chant du cygne. Dugès mourut en corrigant de sa main défailante les épreuves du premier volume ; les deux autres furent publiés par

les soins de ses amis. Telle fut la dernière œuvre de l'homme à qui nous devons accorder une place dans notre immense nécropole; il succomba victime de la science, à laquelle il avait rendu de si éminents services et qui revendique aujourd'hui sa mémoire. Pendant sa vie, il fut entouré de l'estime de ses concitoyens et de l'affection de sa famille, au bonheur de laquelle il se montra toujours dévoué. Leurs regrets survivent à sa mort. Il aima la gloire, et il l'obtint par les voies les plus honnêtes, celles du travail et de la vertu. Chevalier de la Légion d'honneur, membre correspondant de l'Institut, de l'Académie de médecine et de la Société médicale d'émulation, des Sociétés d'histoire naturelle de Paris, et des sciences naturelles et médicales de Bruxelles, de l'Académie royale de Berlin, il eût appartenu à tous les corps savants de l'Europe, si sa carrière avait été plus longue, on ne saurait dire mieux remplie. Qui le croirait pourtant? Le professeur si universellement estimé, le philosophe en qui respire un si vif sentiment de la puissance et de la sagesse du Créateur, fut plus d'une fois accusé d'athéisme par ceux qui veulent sans raison identifier le domaine des idées religieuses, d'où l'examen est exclu, avec le domaine des idées scientifiques, où l'examen devient indispensable. Nous renverrons ses accusateurs aux pages éloquentes qui servent d'introduction au *Traité de physiologie comparée*, et nous nous bornerons à citer ici le passage suivant d'une lettre que Dugès nous écrivit à propos de la publication de l'un de nos opuscules intitulé : *La Géologie et la Minéralogie considérées dans leurs rapports avec la théologie naturelle*, abrégé et traduit de l'anglais, Paris, 1837, in-8°.

« On doit vous savoir gré, Monsieur (je le dis au nom de tous ceux qui étudient sérieusement les sciences), d'avoir répandu chez nous une proclamation propre à déromper quelques bonnes âmes qui s'imaginent qu'on ne peut être savant sans s'enpencher vers l'athéisme, comme si personne n'en devait être plus éloigné que ceux qui s'occupent perpétuellement de la puissance de la Nature et de ses merveilles. » Une telle profession de foi, écrite un an à peine avant la mort de Dugès, suffirait pour justifier sa mémoire, si sa mémoire

avait besoin d'être justifiée. Le professeur Bousson nous apprend qu'en feuilletant les manuscrits de son ancien maître, il y découvrit des productions poétiques, graves échos de l'âme contemplative d'où elles étaient sorties. A ceux qui seraient tentés de s'en étonner, nous citerons l'exemple de Haller, écrivant des poésies fugitives avec cette même plume qui enrichissait chaque jour les annales de la science. Nous rappellerions surtout le nom de Goëthe, qui se vantait d'avoir passé une partie de sa vie dans un *occasional scientifique*, et qui n'en fut pas moins le plus grand poète de son siècle. A côté de Goëthe, nous placerions Schiller, qui étudiait avec lui l'anatomie sur les bancs de l'amphithéâtre du professeur Loder. Nous mentionnerions enfin Decandolle dont le professeur Dugal, son élève et son ami, nous a fait connaître plusieurs compositions charmantes, restées jusqu'ici dans les cartons de l'illustre auteur de la *Théorie élémentaire*. C'est qu'en effet, rien n'est plus poétique que la Nature; rien n'est plus propre à entretenir le feu sacré de la poésie que la contemplation incessante des merveilles de la création. Voilà pourquoi Buffon fut aussi un grand poète, et pourquoi aussi l'on reprochait à Geoffroy St-Hilaire de l'avoir été. A la liste des œuvres médicales de Dugès il faut ajouter; 1° *Sustine inter ascitum et peritonitidem choleicum certa discrimina, quibus diagnosquantur?* Paris, 1824, in-8°. Thèse de concours pour l'agrégation. 2° *De l'influence des sciences médicales et accessoires sur les progrès de la chirurgie moderne*, Paris, 1827, in-8°. Dans ce travail, qui a servi d'introduction à son cours de pathologie chirurgicale, Dugès a voulu faire sentir la liaison intime qui existe entre les diverses branches de l'art de guérir, la mutuelle dépendance de chacune de ces branches, et la nécessité de les étudier toutes. Enfin Dugès a été l'un des collaborateurs les plus actifs du *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, de la *Revue médicale*, du *Journal hebdomadaire*, des *Mémoires de l'Académie de médecine*, des *Ephémérides médicales de Montpellier* et de l'*Encyclopédie du 19^e siècle*.

JOLY.